

GUSTAVE TÉRY



# Jean Jaurès

I

L'ŒUVRE

Paraît le 13

V. SEPTEMBRE 13 OCTOBRE 04

Ce N° : 50 c.

Administration :

14, rue d'Uzès  
Paris 2<sup>e</sup>

8° P 2884



~~20-127-1~~





Don 23 013

Vous me dites que je suis un paresseux ; et je confesse que durant trois semaines, très exactement du 12 septembre au 5 octobre, j'ai cessé de travailler dix heures par jour.

Pour la première fois, depuis tantôt six ans, je me suis accordé des vacances, de vraies vacances, où l'on ne fait rien que lire et regarder des images.

Voilà pourquoi mon cinquième numéro, très en retard, n'a pu paraître en septembre.

Ce qui est plus grave, c'est que je n'ai pas fini mon « Jaurès », et que le retour du treize, inexorable, m'oblige à publier tel quel ce que j'en ai pu faire, sans quoi vous allez croire que *l'Œuvre* est morte. Or, elle est plus vivante que jamais : à nos amis qu'avait inquiétés ma dernière note, j'ai le plaisir d'apprendre que mes appréhensions étaient vaines : nous sommes présentement plus de huit cents abonnés, et la vente au numéro « rapportée ». (Près de deux cents francs pour le dernier mois.)

J'invoque ces circonstances atténuantes :

1<sup>o</sup> A peine rentré de Bonne-sur-Ménoge, où j'étais allé rendre visite aux camarades de la *Nature pour tous* (conférence dans l'Ain et retour par Cluses), j'ai dû faire tout exprès le voyage de Roanne à Paris pour assister à l'assemblée générale des actionnaires de *l'Action* — moribonde ;

2<sup>o</sup> J'ai assisté à un combat singulier ;

3<sup>o</sup> Puis au congrès de Rome ;

4<sup>o</sup> Et j'en suis revenu par Naples et Florence (Vous ne pensez pas, je pense, que j'y étais allé faire de la « copie ») ;

5<sup>o</sup> Je ne suis retourné à Roanne que pour y achever mes préparatifs de départ. Et me voici enfin à Laon, en proie aux déménageurs.

N'empêche que je suis navré, si excusable que je

PP 2884



vous paraisse, de n'avoir pas fait ce que je voulais, dans le temps que je m'étais prescrit. Selon mon dessein, mon « Jaurès » se décompose en trois parties : I. *L'Universitaire* ; II. *Le Poète* ; III. *Le Politique*. Je ne vous en donne aujourd'hui que le premier morceau, et je ne le vous le donne qu'à regret, parce qu'on me houspille. J'aurais préféré attendre que le tout fût au point et ma lanterne mieux allumée.



Au retour de Rome, j'ai trouvé sur ma table, à Roanne et à Paris, un volumineux courrier. Je suis submergé par d'innombrables lettres en retard, auxquelles il m'est impossible de répondre, n'ayant pas de secrétaire. Ces lettres en souffrance me pèsent sur la conscience comme autant de remords ; mais qu'y faire ? Si je réponds, comme je le voudrais, comme je le dois, il ne me restera plus le temps d'écrire ni articles ni brochures. Je supplie mes amis, qui s'étonnent et parfois se fâchent de mon silence, de comprendre mon embarras et d'agréer mes excuses.

Je suis désolé surtout de ne pouvoir donner tous les renseignements, et rendre tous les petits services qu'on me demande.



Tous mes remerciements aux sociétés de Libre Pensée qui m'ont fait l'honneur de me déléguer au Congrès de Rome.

Me soupçonneriez-vous de nationalisme, si j'avoue que j'étais particulièrement fier de représenter là-bas, avec le Dr Boyer, mes compatriotes de Bretagne ?

*Araok ! Hardi, les gas !...*



# Jean Jaurès

## I

### L'UNIVERSITAIRE

J'ai une bonne amie qui est passionnément éprise de Jaurès. Ce n'est pas assez dire qu'elle l'aime ; vraiment, elle l'adore, et donnez au mot son sens le plus religieux, le plus mystique.

Au milieu de son home, à la place d'honneur, elle a disposé le portrait de Jaurès sur une petite table, qui ressemble à un autel. A droite et à gauche, deux vases, dont les fleurs sont toujours fraîches ; je crois même qu'il y a aussi, à côté de la table, une veilleuse de cristal rose, comme on en voit dans les églises, devant le tabernacle ; et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'en venant l'allumer chaque soir ma bonne amie s'agenouille et fait sa prière en ces termes :

« O bien aimé ! Jaurès très grand, très bon, très fort, très doux, daigne regarder ta servante ; Jaurès, fais mon esprit clair et mon cœur pur... »

Si je ne suis pas jaloux de cette passion incandescente, ce n'est point parce que ma bonne amie aura tantôt soixante-dix printemps ; c'est parce que je partage, si je puis dire, ses folles amours. Ou s'il vous plaît mieux, nous nous aimons, nous communions en Jaurès. Ainsi sainte Delphine donnait rendez-vous à saint Elzéar dans le cœur sacré de Jésus. Toutes les fois que Jaurès a fait quelque chose d'extraordinaire, ce qui lui arrive souvent, ou même quand il n'a rien fait, ce qui est rare, nous nous retrouvons dans un lieu désert, ma bonne amie et moi, pour échanger sans pudeur



nos impressions exaltées ; les mots nous manquent, comme à tous les amants véritables, et nous prenons notre plaisir à pousser ensemble de petits gloussements d'enthousiasme. Quand nous sommes séparés, nous nous envoyons l'un à l'autre des messages qui ont toujours le même objet — l'objet aimé — et qui reviennent tous à dire : « Hein ? Crois-tu ? »

J'ai confié naguère à Sembat que le jour où nous aurions achevé notre besogne laïcisatrice, il me resterait encore à me laïciser l'esprit, car il y demeure une dernière idole. Sembat s'est mis à rire, parce qu'il ne croit plus à rien de surnaturel, pas même à la divinité de Jean Jaurès. Moi, j'ai le bonheur d'y croire, et il sied que dès l'abord je vous en prévienne, loyalement. De la sorte, vous ne serez pas surpris de ne trouver ici rien qui ressemble à ce qu'on nomme une « étude critique ». J'ai dessein de vous montrer Jaurès, non tel qu'il est peut-être, mais tel que je le découvre, avec les yeux de la foi.

Aussi bien, qui aurait la prétention de nous le peindre au naturel ? Quelque part, Descartes compare son Dieu à une montagne, que l'on peut toucher de la main, mais que l'on ne saurait embrasser. Tel Jaurès. Nul ne saurait embrasser tout cet homme. C'est un infini, quelque chose comme le cinquième élément... Je bornerai donc ma tâche humble à essayer de vous dire, au risque de le désobliger, comment et pourquoi je l'aime.



Dois-je m'en excuser ? Si je regarde Jaurès de cet œil superstitieux, c'est principalement la faute de ceux qui m'ont donné de l'éducation. Dès mon âge tendre, ils me l'ont représenté comme le Diable ; et voilà pourquoi sans doute, lorsque je l'ai connu, par une inversion d'optique, il m'est apparu sous une espèce semi-divine. Puisque ce n'était pas un démon, ce ne pouvait être qu'un archange, ou, à tout le moins, un « sur-homme ».

Par une rencontre dont je tire quelque fierté, bien que je n'y aie aucun mérite, il advint que,

dans la jeunesse de Jaurès et la mienne, le même excellent vieillard joua le même rôle, quasiment providentiel. Je faisais, en un petit collège provincial, de médiocres et mornes études, lorsqu'un jour M. le Principal nous annonça la visite d'un personnage considérable, qui inspectait généralement l'Instruction publique. En daignant nous venir voir, ce considérable personnage nous faisait un considérable honneur, car les inspecteurs généraux, au cours de leur tournée, n'avaient pas coutume de s'arrêter dans nos petits collèges. Je ne sais si M. le Principal en concevait moins d'orgueil que d'effroi, mais il est certain qu'il en était fort ému. Heureusement, M. l'Inspecteur nous avait annoncé sa venue quelques jours d'avance, ce qui indiquait des dispositions plutôt favorables ; et pour qu'il se rendit mieux compte de notre valeur, nous recommencions chaque matin le devoir qui devait lui être soumis. Nous fîmes ainsi, toute la semaine, la répétition générale de l'inspection générale. En outre, pour recevoir plus dignement le haut dignitaire, M. le Principal me commanda une cantate en vers français.

J'étais en effet le « poète » de la maison, et toutes les fois qu'il y venait un monsieur de marque, le Principal me confiait le soin de célébrer sa vertu. C'est ainsi qu'indifféremment et tour à tour je chantais monsieur le sous-préfet ou monseigneur l'évêque. Indifféremment ? A vrai dire, j'aimais mieux rendre hommage à monsieur le sous-préfet, non par une inconvenante préférence pour le pouvoir civil, mais pour une raison d'ordre tout poétique : c'est que « monsieur le sous-préfet » remplissait exactement l'hémistiche, tandis qu'il manquait un pied à « monseigneur l'évêque ». En sorte que j'étais obligé, ne pouvant saluer le prélat en pentamètres badins, de recourir, pour boucher le trou, à des interjections assurément lyriques, mais superflues. « Ah ! Monseigneur l'évêque... Oh ! Monseigneur l'évêque... » J'aurais d'ailleurs éprouvé le même embarras avec Monsieur le préfet.

L'Inspecteur général — c'était M. Félix Deltour —



écouta ma cantate sans musique avec une insigne bienveillance, hochant sa tête chenue avec des mouvements du cou prestes et jolis, comme en ont les petits oiseaux. Nous apprîmes qu'il se connaissait très bien en vers français, car il avait eu pour élève Sully-Prudhomme. C'est pourquoi mon hymne lui parut remarquable, vu mon âge. Et il jugea qu'il m'était nécessaire, pour devenir à mon tour un grand poète, de me préparer à l'Ecole Normale.

Il faut dire qu'en ce temps-là M. Félix Deltour était le plus diligent pourvoyeur du grand séminaire de l'Université. Il parcourait les provinces, recrutant des forts en thème et des « sujets d'espérance », comme les émissaires de M. Dupanloup, vers 1840, amenaient à Paris de jeunes clercs pour suivre les cours de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. C'est ainsi que l'Inspecteur général avait distingué le jeune Jaurès, élève au collège de Castres, et... qu'il en gardait un ineffaçable remords.

Car M. Félix Deltour était un fiefé réactionnaire. Il ne lui suffisait pas d'être clérical et de communier avec une courageuse ostentation; il rêvait encore de rétablir sur le trône de France un prince de la maison d'Orléans. Ce qui ne l'empêchait pas d'être le meilleur homme que j'aie rencontré sur ma route, avant Jaurès. Mais comment, sans se renier lui-même, aurait-il pu comprendre Jaurès? Et quelle ironie de la destinée rapprocha ces deux êtres, d'apparence si diverse?

Le bon M. Deltour avait placé le petit Jaurès au collège Sainte-Barbe; il le faisait sortir chaque dimanche et le choyait comme un fils adoptif. Quelle ne fut pas sa joie, lorsque l'élève Jaurès moissonna toutes les couronnes du grand concours, fut reçu le premier à l'Ecole Normale, et le premier encore à la licence, et le premier toujours à l'agrégation!

C'était, il est vrai, l'agrégation de philosophie, et le vieil humaniste dut en ressentir un commencement d'inquiétude, car la philosophie ne lui disait plus rien qui vaille, depuis la mort de

M. Royer-Collard. L'inquiétude devint de l'angoisse, lorsqu'il vit le jeune professeur « se lancer dans la politique », comme disent nos vieux maîtres. Dès lors, le pauvre père Deltour suivit d'un regard effaré les dérèglements de son fils prodigue, avec la stupeur comique et touchante d'un cygne qui a couvé un aigle...

De même, il m'avait fait entrer à Sainte-Barbe; de même, il me faisait sortir chaque dimanche et me traitait comme son enfant. Nous lisions ensemble les bons auteurs, et parfois, quand il avait répandu sur un beau vers de Virgile ou d'Homère quelques larmes d'admiration, car il avait le cœur exquisément sensible, il s'abîmait dans une rêverie profonde, dont je n'osais le distraire; et je l'entendais murmurer tristement :

— Il a voté l'exil des princes!

Je ne savais pas encore de qui parlait mon bon maître, ni même de quels princes il retournait; mais il en parlait d'un tel accent, que j'étais incontinent saisi d'horreur. J'appris par la suite qu'il s'agissait d'un nommé Jaurès, qui avait été son disciple le plus cher et qui avait déçu toutes ses espérances, au point d'entrer à la Chambre tout exprès pour condamner les princes à l'exil.

— Lui, le neveu de l'amiral Jaurès!

Je ne savais pas non plus, et je ne sais pas encore présentement à quoi faisait allusion cet autre reproche; mais je n'avais pas besoin de le savoir pour être convaincu que ce Jaurès était un monstre d'ingratitude, aussi odieux que les sinistres conventionnels qui avaient envoyé Louis XVI à l'échafaud; car j'oubliais étourdiment que le père même de Louis-Philippe comptait parmi ces bandits...

— Un enfant si bien doué, et qui aurait pu faire tant d'honneur à l'Université! Et il a voté l'exil des princes...

Même en devenant socialiste, Jaurès ne pouvait descendre plus bas, et j'appris par la suite sans étonnement qu'il avait coutume de danser la carmagnole sur les tables avec des hétaïres. Comment imaginai-je, de bonne foi, que toutes les



manifestations révolutionnaires de Jaurès s'achevaient dans les plus crapuleuses débauches? Sans doute parce que mon bon maître m'avait également mis en garde contre les embûches des prostituées, qu'il me laissait entrevoir comme l'autre truchement du Malin, en sorte qu'à mes yeux prévenus les débordements du socialisme se confondaient avec ceux de la luxure...



Or, il arriva qu'un jour, comme nous achevions de déjeuner, M<sup>me</sup> Deltour — qui me témoignait pareillement une sollicitude maternelle — poussa un cri comme si elle se trouvait mal, et me désignant à son mari d'un doigt qui tremblait, elle exhala ces paroles poignantes :

— Vois donc, Félix : *il mange son fromage comme Jaurès!*

A ces mots, nous nous regardâmes tous les trois, atterrés, et la bonne Zizi, la gouvernante, qui nous servait, faillit en laisser choir une pile d'assiettes. En effet, mon fromage étant de Gruyère, je le mangeais comme à « mon quatre heures », dans la cour de Sainte-Barbe, c'est-à-dire que je tenais d'une main le petit cube de fromage, de l'autre le quignon de pain, et que je les mordais tour à tour, une petite bouchée de ci, une grosse bouchée de là, avec une faim innocente et joyeuse, ignorant les procédés médiats dont on use à la table des princes.

— Oh! fit M. Deltour, d'une voix altérée.

Et sans doute, vérifiant le fait, il se demandait quel présage il était raisonnable d'en déduire. Cependant, l'émotion bien naturelle des trois vieillards m'avait coupé l'appétit. En vain, j'entrepris de m'expliquer, de me disculper : il était indéniable que je mangeais mon fromage avec mes doigts, et que l'élève Jaurès, il y avait de cela quinze ans, l'avait mangé de même, à cette même table, à cette même place, peut-être même dans la même assiette, ou plutôt devant, avec la même ingénuité; et si ce n'était pas du même fromage,

était-ce bien une circonstance atténuante? Je sentais peser sur moi le regard navré de la bonne vieille Zizi, et c'était comme si, ce jour-là, le diable m'avait marqué au front de son pouce crochu. « Il mange son fromage comme Jaurès! » J'en pleurai, de désespoir et de honte...

M<sup>me</sup> Deltour n'avait pas eu tort d'attacher à ce mince détail une importance telle, puisque l'événement confirma ses appréhensions secrètes; et il convient d'admirer ici, une fois de plus, la délicatesse et la sûreté des intuitions féminines. Je me réjouis que le Créateur de toutes choses ait rappelé auprès de lui cette mère excellente, et véritablement angélique, assez tôt pour lui épargner le spectacle de mes égarements. N'est-ce pas trop, hélas! d'avoir assombri les derniers jours de mon bienfaiteur et mis le comble à sa peine?

Quelques années plus tard, lorsque je dus lui confesser que j'avais perdu la foi et que je n'allais plus à la messe, il me regarda douloureusement et me dit avec amertume :

— Ma femme ne s'était pas trompée : j'ai grand peur, mon ami, que vous ne finissiez comme Jaurès!

Car le vieillard, estimant peu son fils prodigue, était capable d'admettre que l'on pût faire ainsi des Jaurès à la douzaine. Mais déjà j'étais assez corrompu par de mauvaises lectures et de pernicieuses fréquentations, pour m'enorgueillir de lui inspirer cette crainte vaine...



J'ignore à cette heure si notre cher et vénéré père Deltour est allé rejoindre sa digne compagne au Paradis, où leur place était sûrement marquée, côte à côte; car si je ne crois plus à l'Enfer, qui serait une institution encore plus inutile que vilaine, il me plaît de rêver qu'il doit y avoir un paradis, non pour tous ceux qui peuvent y croire, mais pour ceux qui le méritent, comme Louise Michel, par exemple, ou Félix Deltour. S'il n'y en a pas, c'est dommage, et c'est même injuste.



J'ignore, dis-je, si mon bon maître est encore en vie, et assez vivant pour s'affliger de mes erreurs ; car elles m'ont insensiblement détourné de sa voie, et si je me retrouvais en sa compagnie, je souffrirais plus que lui de ne pouvoir le convaincre que, malgré mon affiliation aux sectes antichrétiennes, je ne suis pas non plus un monstre d'ingratitude.

Pour peu qu'il fût capable de m'entendre encore, réussirais-je à le persuader que la part qu'il eut au destin de Jaurès lui fait autant d'honneur en vérité, et même davantage, que sa thèse, si honorable pourtant, sur les ennemis de Racine ? Et aurais-je ainsi la consolation de verser un baume sur les blessures de son cœur, que j'ai rouvertes, hélas ! et peut-être même élargies ?



Je l'étonnerais fort sans doute en lui remontrant — et ce ne serait pas un pieux mensonge — que Jaurès n'a pas cessé d'être son fils spirituel.

Que dis-je ? Bien qu'il soit difficile de concevoir deux êtres d'aspect plus dissemblable, il y a des moments où Jaurès — oui, vraiment, — ressemble à M. Deltour.

De notre vieux maître, Jaurès a gardé des gestes menus, des intonations tendres, de bons rires clairs, des tics, des façons de regarder, d'écouter, d'approuver, de marquer sa sympathie. Et, tenez, justement, cette manière qu'avait le vieil inspecteur de hocher la tête et de la faire virer sur le cou, avec des mouvements prestes et jolis, comme en ont les oiseaux, Jaurès l'a. Ne dites pas que c'est impossible, parce que le père Deltour avait en effet un cou d'oiseau, tandis que Jaurès, comme le nota Jules Lemaitre, a un cou de taureau...

(En passant, je ne m'explique guère pourquoi Lemaitre essaya de glisser en cette remarque juste une intention maligne. N'est-ce pas, on a le cou qu'on peut. Un observateur a fort bien vu que tous les hommes — et aussi, ne leur en déplaise, les femmes — ont l'allure et les traits de quelque animal plus ou moins plaisant à voir, ce qui con-

firme évidemment les théories transformistes. Voilà comment il y a des hommes qui sont des taureaux, comme Jaurès ; de même, dirait l'autre, il y en a d'autres qui sont naturellement « vaches ».)

Quoi qu'il en soit de son cou, je vous assure que Jaurès porte sa tête comme le père Deltour, qu'il l'incline, l'offre, la prête à celui qu'il écoute avec la même confiance, le même sourire qui engage. Ainsi je retrouve en Jaurès le vieux maître que nous avons tous deux tendrement aimé. Et comme je suis à peu près le seul du parti qui ait familièrement connu le père Deltour, je suis le seul aussi sans doute à discerner cela, et cela me fait comme un Jaurès à moi tout seul, dont je ne saurais vous dire tout le charme.

Mais c'est surtout au moral, que, *mutadis mutandis*, comme nous parlons, la ressemblance est frappante. Parce que j'ai dit que M. Deltour était orléaniste, n'en concluez pas, citoyen Guesde, que son disciple Jaurès soit stipendié par la maison d'Orléans pour subvertir le parti socialiste. J'entends que, si Jaurès a quitté de bonne heure l'Université, il n'en est pas moins resté dans l'âme un universitaire, et de la grande espèce.



Anatole France disait un jour, à peu près :

« Quand une page d'écriture est d'un professeur, ça se voit toujours, au premier regard. C'est bon ou mauvais, le plus souvent entre les deux ; mais bonnes, mauvaises ou médiocres, brèves ou longues, les productions des universitaires ont toujours un commencement, un milieu, une fin. C'est propre, droit, bien ratissé. Et c'est généralement divisé en trois paragraphes, parce que cela est plus décent... »

Voilà, pensez-vous, qui ne s'applique guère à Jaurès. Tout ce qu'il produit paraît jaillir, et jaillit en effet, tout d'une coulée. Avez-vous vu de ses manuscrits ? Ils m'ont fait croire à la graphologie. Mais, pour en goûter toute la saveur, il faut avoir vu Jaurès écrire ses articles à la *Petite Répu-*



blique. Cela, du reste, tout le monde l'a vu, car, de mon temps, la *Petite*, c'était comme un moulin. N'importe qui pouvait monter au journal, s'y promener sans rien demander à personne, entrer dans la pièce où Jaurès et Gérauld travaillaient à deux tables jumelles, dire : « Salut, citoyens ! » s'asseoir sans plus de façon, bourrer sa pipe et émettre son avis sur le cas Millerand. Puisqu'on est des socialistes, tout est à tous, n'est-ce pas, y compris Jaurès. C'était un club, un congrès, la foire...

Parmi la vapeur des bouffardes et le vacarme des disputes, Jaurès écrit son article, sans émoi. Il a pris une vingtaine de feuilles (c'est un minimum) de papier écolier grand format, et sur la première, d'une haute et grosse écriture de charpentier qui s'applique, il écrit d'abord son titre. Cela seul est digne de remarque, et je vous prie de le remarquer, car vous allez voir que c'est vraiment le signe d'un esprit et — je n'exagère point — presque un trait de caractère. Le titre inscrit, planté au haut de la page comme on fiche un pieu, Jaurès commence à creuser son sillon tout droit, tout d'une haleine, et il le pousserait ainsi jusqu'au bout, sans s'interrompre, s'il n'était interrompu par quelque fâcheux. « Ça va toujours, Jaurès ? » Jaurès pose précipitamment sa plume, enlève son binocle, qui joue ici le rôle d'isolateur, fait tomber quelque chose, déclare avec allégresse que ça va toujours, et remercie cordialement le fâcheux de lui poser cette question oiseuse. Ou bien, c'est un militant qui passe et lui pousse en passant une « colle » sur la grève générale; Jaurès répond, réplique, rétorque, argumente, s'exclame, s'échauffe, puis, tout à coup, il a un mouvement d'épaules comme s'il déchargeait un sac de pommes de terre, il remet son binocle, rentre dans son article, et reprend sa phrase où il l'a laissée, souvent au milieu d'un mot. Ne croyez point que l'intermède ait ralenti le mouvement de sa pensée. Quelles que soient les incidentes, elle ne dévierait point. Comme si de rien n'était, Jaurès continue sa tâche; et tranquillement, régulière-

ment, sans effort, sans ratures, il noircit ses vingt feuilles, qu'il ne relit point, et que l'ami Lejeune, le secrétaire de rédaction, reçoit telles quelles, comme un bloc de lave encore tiède.

Et c'est bien un bloc, en effet. Car Jaurès écrit comme il parle, c'est à dire, premièrement, qu'il écrit très bien, et même mieux; mais c'est à dire aussi que toutes ses écritures, verbe figé, gardent l'accent et l'allure oratoires. Toutes les phrases se relient étroitement, se tiennent, ou plutôt ne forment qu'une seule phrase, une période, une vague, ample, longue et moelleuse, qui roule et se déroule, monte et descend, et remonte, s'enfle encore, ondoie, palpite, se ramasse, déferle et se déploie, écumante, lumineuse et sonore, magnifiquement...

Dans cette période, pas de ponctuation, ou peu; encore est-elle arbitraire, fantaisiste; ou plutôt ce ne sont que des signes de respiration. De même, et pour la même raison, au cours de ces vingt pages, Jaurès n'est pas allé deux fois à la ligne. Le brave Lejeune prend son crayon bleu, et, avant de transmettre la copie aux typos, il en fait la toilette, la saupoudre de points et de virgules; marque des alinéas, découpe le bloc en tranches, en paragraphes présentables. Et c'est encore lui, avec la même sollicitude intelligente, qui corrigera les épreuves, car Jaurès n'a jamais pu s'astreindre à ce travail menu. « Ça me rend fou », dit-il.

Voilà comment vous pouvez lire des livres de Jaurès, que Jaurès n'a jamais lus, peut-être jamais ouverts. « De jeunes amis, écrit-il en manière de préface à l'*Action socialiste*, m'ont demandé la permission de réunir, en un ou plusieurs volumes, un choix de mes articles et discours... Ce sont eux qui ont fait tout le travail, le choix et le classement. Je ne sais même pas, en écrivant cet avant-propos, quels sont les morceaux contenus dans ce volume... » Il est bien capable de ne pas le savoir encore, ou, si on le lui a dit, il y a belle lurette qu'il l'a oublié. Car il a, pour toutes ses productions, la sereine indifférence de la mère Sand, qui ne reconnaissait pas plus une page de son avant-



dernier roman, qu'une chienne ne reconnaît un petit de son avant-dernière portée. Cette belle négligence, Renan lui-même n'a su que nous la peindre. « La vanité de l'homme de lettres n'est pas mon fait, disait-il. Je n'ai quelque temps fait cas de la littérature que pour complaire à M. Sainte-Beuve, qui avait sur moi beaucoup d'influence. Depuis qu'il est mort, je n'y tiens plus... Jamais je n'ai compté sur mon prétendu talent pour vivre; je ne l'ai nullement fait valoir. Ce pauvre Beulé, qui me regardait avec une sorte de curiosité affectueuse mêlée d'étonnement, ne revenait pas que j'en fisse si peu d'usage. J'ai toujours été le moins littéraire des hommes, etc. »

Oui, mon bonhomme, tu veux nous en faire accroire; tu insistes trop là-dessus et tu y reviens avec trop de complaisance, presque avec lourdeur, pour ne pas nous assurer dans la conviction qu'en réalité ta littérature, vieux singe délicieux, fut la volupté la plus délicate de ta vie. Et ce n'est pas moi, puisque j'en jouis, qui aurai l'ingratitude de t'en faire un crime. Mais tout ce que tu nous dis, sans vergogne, pour nous prouver que tu es modeste, tout ce que tu n'aurais jamais dit si tu l'avais été vraiment, gros malin vénérable, tout cela s'accorde exactement à la mentalité de Jaurès. Depuis tantôt vingt ans qu'il écrit, songez qu'il a bien dû produire la valeur de cinquante volumes. Où sont-ils ? On les réunira sans doute en une édition complète quelque jour, après sa mort. Pour l'heure, il n'en a cure. Ce sont, comme il en parle, feuilles « jetées au vent de la vie ». Et il les a jetées, perdues, comme un arbre perd ses feuilles. Ou, si vous aimez mieux, Jaurès écrit comme un pommier fait des pommes, parce que ça se trouve comme ça, parce que c'est dans la nature. Et quand c'est fait, Jaurès ignore sa littérature, comme le pommier ignore le cidre.

Bien plus, quand ses « jeunes amis » lui demandent l'autorisation de publier en volumes quelques-uns de ses articles, il a comme un mouvement de pudeur. « Un moment, dit-il, j'ai hésité. Je craignais qu'on ne vit là une sorte de préoccupation

littéraire peu convenable à un militant. » Où Jaurès a-t-il pris qu'il n'était pas « convenable à un militant » d'être un écrivain, d'avoir du talent et de n'en point rougir ? Cette idée saugrenue, qui part d'un sentiment exquis, ne vous y trompez point, c'est du christianisme le plus pur. Le militant que se figure ici Jaurès, c'est l'apôtre, c'est le Père de l'Eglise, c'est Paul ou Tertullien, qui n'ont point, en effet, fondé la société des gens de lettres. Et je me demande, quand je relève de tels traits, comment il peut y avoir encore tant d'imbéciles pour traiter de rhéteur « le moins littéraire des hommes ».



Feuilletez le premier volume de l'*Histoire socialiste*; l'exemple est encore plus frappant. Jaurès a rédigé son premier chapitre, « les Causes de la Révolution »; c'est l'introduction, le portique. Cela fait, il repart, et, d'affilée, d'une étape, il « couvre » trois cent soixante-seize pages in-quarto, ce qui représente la matière de deux ou trois volumes ordinaires. Il en était là de son « développement », quand l'éditeur, un peu inquiet, dut lui dire : « Il n'y aura donc pas de chapitres dans votre ouvrage ? — Mais si, certainement. — Alors, il serait peut-être temps de passer au chapitre trois ? — Comment ! le chapitre trois, fait Jaurès, encore plus étonné que son éditeur; mais il est fini, le chapitre trois ! » Là-dessus, je le vois se reporter aux livraisons déjà parues, et constater avec stupeur qu'à la page 230 il a oublié de mettre un tiret, un titre. L'imprimeur, sans défiance, a imprimé la chose au fur et à mesure, à la queue leu leu, comme elle venait; et Lejeune n'était pas là. Si bien que ce premier tome est un monstre, un scandale typographique : le premier et le second chapitres ont un numéro et un titre; le troisième n'a ni numéro ni titre; le quatrième a un gros titre, mais n'a pas de numéro; les chapitres suivants, qui sont pareillement énormes, ont de tout petits titres honteux, écrasés, en caractères



minuscules et ridicules, plus grêles que les lettres du texte, comme si l'auteur avait pleuré pour en avoir. Et des coquilles !

Le livre est fini, complètement imprimé. C'est alors que Jaurès — et l'a-t-il fait seulement de lui-même ? — s'avise d'y ajouter, après coup, une table des matières. Dans un appendice, intitulé pudiquement : « observations et errata », il nous explique : « J'ai divisé le récit en gros blocs, chaque chapitre correspondant à une question vaste. Mais... » Dégustez-moi ce *mais*. Il n'a oublié que de coller une étiquette sur chacun des gros blocs : « Mais c'est par l'effet d'une omission matérielle qu'un titre indispensable n'a pas été inscrit à la page 230. Avec ces mots : « C'est le 4 mai, etc. » commence un chapitre nouveau dont le titre doit être... La table des chapitres est donc ainsi dressée : *Introduction*, de la page 1 à 13 ; *Causes de la Révolution*, de la page tant à tant, etc. ». Et le pauvre Jaurès s'efforce tant bien que mal de numéroter ses gros blocs et de réparer ses « omissions matérielles » d'idéaliste incorrigible.

Si cette table a l'air d'un remords, est-ce à dire que Jaurès n'ait pas suivi de plan pour écrire son histoire de la Révolution ? Elle est au contraire admirablement composée, d'une ordonnance superbe, et quand on aura percé quelques allées dans cette forêt vierge, on s'apercevra que tous les arbres y sont plantés en quinconce. Jaurès a élevé là un monument, d'une architecture impeccable, qui suffirait à sa gloire. De même, ses articles (voyez sa polémique de l'escalier avec Bebel) pourraient servir de modèle aux élèves de rhétorique. Les arguments y sont toujours présentés, disposés suivant la gradation ascendante que recommande le *Traité de composition et de style*, de M. Deltour. Jaurès n'ignore aucun secret de la dialectique, et il compose comme on l'enseigne à l'école. Mais dans ses productions l'on ne saurait, comme à l'école, distinguer du dehors la « matière » et la « forme ». Chez lui, la composition est intime, organique. Spontanément, les faits et les idées s'ordonnent dans son esprit,

s'épousent et se fécondent, s'agglomèrent en un tout bien lié. Rien de commun avec Numa Roumestan, qui, pour penser, a besoin de parler. Avant de prendre la parole ou la plume, Jaurès sait précisément tout ce qu'il veut dire (c'est plus rare qu'on ne l'imagine) et comment il le dira ; tous ses « développements » sont à leur place, tous ses arguments rangés en bataille ; lorsqu'il parle, lorsqu'il écrit, c'est un fruit mûr qui tombe de la branche gonflée de sève.

Et voilà par où sa façon tranquille et sûre de rédiger ses articles sur un coin de table quelconque, dans la plus tumultueuse tabagie, ne décèle pas seulement une prodigieuse « facilité ». Jaurès écrirait ses articles avec la même aisance n'importe où, dans la rue, sur l'impériale d'un tramway ou sur la colonne Vendôme ; et c'est qu'à vrai dire, comme les tragédies de Racine, ils sont faits avant d'être écrits. Ainsi du reste. Autant qu'homme le peut savoir, Jaurès sait toujours où il va, et comment, et pourquoi il y va. Sa vie est composée et se réalise nécessairement comme le plan du dieu leibnizien. D'ailleurs, si vous me poussiez, je vous démontrerais tout de suite que Jaurès est le dernier disciple de Leibniz, et le plus grand...



Mais non, je m'en tiens à l'universitaire. Il l'est de toutes façons, à l'ancienne et à la nouvelle mode. Humaniste, il a de temps à autre — le voilà bien, le fils du père Deltour — des poussées d'Homère ou de Virgile, des « revenez-y » de l'antique, et alors il en tire des images et des symboles merveilleux. Relisez, en ce genre, son discours à la distribution des prix du lycée d'Albi. Cette « fleur de la plus pure antiquité, dont on ferait un ouvrage court et délicieux », Fénelon en eût respiré l'arome dans ce petit chef-d'œuvre, d'une langue limpide, fine et vibrante comme le cristal. Nul, non pas même Renan, ni France, ne nous donna mieux le sentiment de l'exquis.

Et cela me rappelle un Jaurès disant du Racine,



quelques heures avant Sarah Bernhardt, sur la scène du théâtre d'Orange, un Jaurès grisé de soleil comme une cigale...

J'aurais fait devant toi porter tous mes trésors...

— Quel tableau dans ce simple vers! Qu'il est sobre et pittoresque! Voyez-vous ce somptueux cortège, tous ces trésors éblouissants portés à dos de chameau? Voyez-vous les chameaux?

Vous ne me prêtez pas de malice si j'ajoute, ayant vu par les yeux de Jaurès ces chameaux sortir, un peu étonnés, d'un vers de Racine, que Jaurès aurait fait, s'il l'eût voulu, le meilleur maître de rhétorique.

Et Jaurès est aussi l'universitaire nouveau jeu, hélas! en ce sens qu'il professe, comme tous les professeurs de sa génération et de la mienne, un goût immodéré de la science allemande. Oui, pour cette Allemagne pédante que nous a montrée M. Sorel, cette « Allemagne de séminaire et de laboratoire, archivalesque, contributive, annotante, référente, collationnante, épilogueuse et critique », Jaurès a un culte qui tient du fétichisme, un culte qui suffirait presque à vous rendre nationaliste. En Angleterre, *made in Germany*, ça veut dire : « C'est de la camelote. » Nous autres, nous lisons : « Nanan. » Ah! l'érudition, la philologie, les méthodes, la critique allemandes! Et la critique, l'esprit critique, ce n'est rien; parlez-moi d'un bon « appareil critique »; parlez-moi de ces messieurs gourmés et rassis, qui mettent sur de petites fiches tout ce que pensent les autres, qui classent les petites fiches dans une petite boîte, rangent les idées par ordre alphabétique, et, de la sorte, ont de l'esprit plein leurs tiroirs. Dites-leur : « Zut! » ils vous demanderont aussitôt la référence. Mais Jaurès ne leur dit pas zut. Lui, l'homme qui n'a jamais pu retrouver un papier, l'homme qui a le cerveau le plus riche du monde et qui sait à peu près tout ce qu'on peut humainement savoir, il admire, avec un ahurissement de poule qui regarde passer une automobile, ces pions de Ger-

manie au dogmatisme balourd et tranchant, qui détiennent la science infuse dans leurs petites boîtes, comme des sardines. Et il s'afflige secrètement de ne pas pouvoir travailler à quelque besogne ténébreuse et vaine, comme ces rats de bibliothèque, impuissants, fielleux et fétides. Du moins, il flaire respectueusement tout ce qu'ils rongent, tout ce qu'ils grattent, râclent, épluchent et décortiquent; il se pâme devant tout ce qu'ils proferent, tout ce qu'ils font, — même quand ils lui font des tours pendables.

Rien n'est moins dans le tempérament de Jaurès, tout de verve et de prime saut, que cette « savantasserie », cette érudition morbide, cette conception administrative et bureaucratique de la science et de la pensée, tout le formalisme aride, insipide et glacé de cette néo-scholastique. Mais ce tour d'esprit, si l'on peut dire, est du dernier genre universitaire; et Jaurès s'efforce de l'« attraper », comme ces petits jeunes hommes candides, qui, pour être dans le train, se donnent laborieusement des vices contre nature.

De là, sans doute, l'importance démesurée qu'il attribue au socialisme allemand, dont tous les produits portent la marque de cette manie pédantesque et de cette morgue intransigeante. Ainsi, Jaurès passe sa vie à être désolé de contredire Karl Marx, à peu près toutes les fois qu'il ouvre la bouche.

Et c'est aussi pourquoi la fameuse motion de Dresde reprise contre lui, à l'instigation du méchant Guesde, lui a porté le coup le plus sensible, droit au cœur. Renan, certes, ressentit moins de peine au lendemain de la guerre franco-allemande; car, ayant versé une larme furtive, Renan était assez sage pour s'en battre l'œil aussitôt. Mais Jaurès ne veut pas être consolé. Quoi! Ceux qui prêchent l'évangile révolutionnaire selon saint Marx ont réprouvé sa tactique! Depuis deux mois tantôt que le congrès d'Amsterdam est fini, Jaurès n'en est pas encore revenu : il est toujours là-bas, pleurant sa Béatrice teutonne, d'autant plus adorée qu'il ne put jamais obtenir ses faveurs.



Mais, comme les amants malheureux, voici qu'il s'avise de dire ses quatre vérités à la cruelle. Et la leçon ne sera perdue ni pour lui, ni pour nous, si notre parti cesse enfin de se traîner à la remorque du grand bateau marxiste. Sans méconnaître les pures intentions de nos camarades d'outre-Rhin, sans blasphémer, sans choir dans le nationalisme, nous sera-t-il permis de nous apercevoir, avec Jaurès, que nous avons chez nous une tradition socialiste issue de la Révolution — mon Dieu, oui, — française, et que nous ferons aussi bien de la suivre, tant que nous n'aurons pas le plaisir d'être, comme Bebel, sujet de Guillaume II, « monarque social » ? En attendant, remercions Bebel et ses amis, qui sont les nôtres, de nous avoir rappelé au respect de notre histoire. Et passons notre chemin.



Couché de bonne heure, levé de bonne heure, Jaurès construit tous les matins son pan de mur, comme Zola. Il a gardé les saines habitudes de labeur quotidien prises à l'école.

Je lisais l'autre jour, dans une feuille cléricale, que le cabinet de Jaurès — cela fait suite au « château » de Bessoulet — était d'un luxe inouï, « avec ses murs tendus de soies mourantes ». En songeant au pigeonier d'Auteuil où travaille Jaurès, ces « soies mourantes » m'ont fait mourir de rire. Une « chambre haute » de dix pieds carrés, une table, avec tout juste ce qu'il faut pour écrire et pour s'asseoir, des livres sur des rayons ou en piles, voilà tout ce que j'ai vu : rien qui rappelle ces « pensoirs » d'écrivains célèbres, tels que nous les montrent les photographies avantageuses exposées aux vitrines du boulevard ; rien qui soit là pour reposer l'œil ou distraire un instant de la besogne entreprise, pas un objet d'art, pas une fleur, pas même la pipe de Spinoza. C'est austère et négligé, comme la « turne » sous les toits, où Jaurès préparait son agrégation à l'école Normale.

Tous les détails de sa vie évoquent pareillement

des souvenirs scolaires. Les théoriciens de « l'action directe » raillent volontiers le parlementarisme de Jaurès. Je ne suis pas d'humeur à soutenir comme eux que la tribune de la Chambre hypnotise le tribun, et lui fait oublier tout le reste ; mais il est incontestable que Jaurès — et nous ne pouvons que lui en être très reconnaissants — prend très au sérieux son mandat de représentant du peuple et qu'il s'en acquitte avec un zèle passionné.

Est-ce parce qu'il m'est impossible, lorsqu'on nous pose la question des droits civiques du personnel enseignant, de distinguer le citoyen du maître ? Est-ce parce que j'établis une relation étroite, nécessaire, et, pour tout dire, un rapport d'identité entre la fonction éducative et la fonction civique de l'instituteur ou du professeur ? Toujours est-il que Jaurès me fait l'impression d'être toujours des nôtres ; s'il est sorti de l'Université, il n'a pas abandonné l'enseignement, bien au contraire : il s'adresse, d'une chaire plus haute, à un auditoire plus nombreux. Il est devenu un professeur de l'enseignement très supérieur, ou plutôt c'est un professeur supérieur, car, au risque de déranger les imaginations de M. Paul Leroy-Beaulieu, je serais disposé à croire qu'en l'espèce la « supériorité » tient moins aux matières du programme qu'à la valeur personnelle du maître. Et je sais des instituteurs qui font supérieurement leur métier, comme je connais des professeurs inférieurs de l'enseignement supérieur.

Quoi qu'il en soit, je ne me dissimule pas qu'en vous montrant Jaurès sous ce jour, je l'expose peut-être et je m'expose sûrement moi-même à quelques brocards faciles. Le meilleur moyen de les prévenir ou de les émousser, c'est d'avertir les mauvais plaisants qu'on les devine, et qu'on s'en moque. Donc, laissons dire, de sang-froid, que si Jaurès se complait au Palais-Bourbon, ce n'est pas seulement parce qu'il a conscience d'y faire une œuvre excellente ; c'est encore qu'il goûte une innocente joie à y retrouver une grande classe, avec tout l'appareil, les formes, les mœurs, et jusqu'au rythme de la vie scolaire. Ajoutez même,



s'il vous plaît de vous divertir à mes dépens : « N'est-il pas tout naturel que l'on coule des heures agréables dans un établissement où l'on est toujours le premier en discours français? »

Voilà « dessalées », si j'ose dire, les pauvres railleries qu'un lecteur mal intentionné pourrait déduire de mon propos. Il reste, et je m'y tiens, qu'à la Chambre, outre les mineurs de Carmaux, le grand universitaire Jean Jaurès représente éminemment l'Université française. Et c'est là le secret de la toute-puissante et bienfaisante attraction que son génie politique exerce sur les hommes d'école, grands, petits ou moyens.

De plus en plus, l'Université se reconnaît en lui et lui remet son destin. Voyez l'Ecole Normale. Il y a présentement quatre façons d'en sortir : les normaliens s'en vont en province, à Rome, à Athènes, ou à Jaurès. Encore les écoles de Rome ou d'Athènes ont-elles perdu presque tout leur prestige : l'école de Jaurès est de beaucoup la plus fréquentée.

— Hein! disait un soir Jaurès à Briand, son fidèle, nous avons à *l'Humanité* la plus belle rédaction de Paris : dix-sept agrégés!

Et il disait ce « dix-sept agrégés », tout ensemble avec la satisfaction d'un Socrate dénombrant ses disciples et le naïf contentement d'un gosse qui compte ses billes.

— Ah! fit de son air frigide Aristide Briand, qui n'est même pas docteur ès-lettres. Alors, nous autres, nous n'en avons que plus de mérite...

Et quelqu'un, — n'était-ce pas Gabriel Bertrand? — ajouta :

— Nous devrions changer l'enseigne du journal. *L'Humanité*, ce singulier est trop modeste; disons : *Les Humanités*...

C'est exact : à cette heure, la France fait ses humanités, les vraies, à l'école de Jaurès. Et l'école de Jaurès, c'est déjà toute l'Université. Jaurès est au moins, sans conteste, — et ce n'est pas M. Chaumié qui le contestera, — le Grand Maître de l'Université républicaine.



Dix-sept agrégés, cela fait une belle promotion. Elle a son « caïman », (c'est ainsi que le jargon de la rue d'Ulm désigne le maître préposé à la surveillance), le docteur Herr, l'un de nos idéologues qui font le plus d'honneur à la bibliographie française. Car il a beaucoup de talents.

Le citoyen Gustave Lanson n'en a pas moins, et de celui qu'on voit, bien que *l'Humanité* nous le montre assez mal. Le distingué professeur de l'Ecole normale nous apparaît là, parmi ses élèves, comme le type le plus représentatif de ces universitaires, qui, à la faveur des émois dreyfusistes, furent « débauchés » par Jaurès. Le camarade Lanson revient de loin, puisqu'il nous arrive de la cour de Russie, en passant par *le Figaro*, où il traitait hier encore les questions scolaires; et il a dû perdre ces jours-ci, à la bonne heure, son dernier préjugé « libéral », car s'il tient aujourd'hui à *l'Humanité* la rubrique de la pédagogie, ce n'est plus sans nul doute pour y défendre contre nous, comme à la Société Condorcet, la liberté d'enseignement.

De même qu'à l'Ecole normale, la vaillante promotion de sociologues, issue de Jaurès, se subdivise en sections, qui se partagent la question sociale. Dix ans plus tôt, par l'effet d'une vocation irrésistible, celui-ci se serait adonné à l'épigraphie latine et son camarade à l'assyriologie comparée. Aujourd'hui, par l'effet de Jaurès, l'un « se spécialise » dans le mouvement syndical, l'autre dans le mouvement coopératif, et cet autre encore dans le mouvement agraire. Ils sont tous dans le mouvement; et ils se meuvent avec ensemble, en faisant la tortue contre le Capital.

Le parti socialiste se rend-il un compte suffisant de tout ce qu'il a gagné, lorsqu'il ouvrit ses rangs à de pareilles recrues? J'ai peur que non, et le « militant » que je suis en est aussi chagrin que l'universitaire. On ne remarque pas assez que ces jeunes hommes apportent au prolétariat, avec leurs précieuses qualités d'observation, de mé-



thode, de composition et de style, autant de conscience que de science. Ne leur prêtez pas de mobile intéressé; s'ils restent en marge de l'Université, ce n'est point qu'ils attendent quelque avantageuse occasion d'en sortir. Non, la plupart d'entre eux n'ont réellement d'autre ambition personnelle, que de contribuer par un effort anonyme à l'avancement de l'humanité. Ainsi se forme sous nos yeux — toujours grâce à Jaurès — une classe d'hommes nouveaux, très nouveaux, qui parlent au peuple sans briguer de mandats et, n'étant pas politiciens professionnels, n'en font que de la politique meilleure. En les voyant ainsi groupés autour de Jaurès, l'on songe aux collaborateurs obscurs et dévoués d'un Mommsen, se divisant le travail et travaillant tous, du même cerveau, du même cœur, à la même tâche infinie, chacun dans son petit coin; l'on se représente encore, plus volontiers, la noble et gentille phalange des élèves de Léonard; car, s'il y faut de la science, la cité juste que nous prétendons bâtir ne sera-t-elle point la plus belle et la plus complète des œuvres d'art dont ait rêvé le génie humain?

Nous n'avons pas encore notre » socialisme de la chaire »; mais nous avons mieux : voici déjà, par une insensible et féconde endosmose, tout notre enseignement national pénétré de la pensée socialiste. La République sociale ne nous apparaît plus comme un idéal lointain et hyperbolique; nous la voyons dès ce jour sous les traits charmants d'une petite fille assise sur les bancs de la « laïque ». Et c'est peut-être l'instant de redire à Guesde l'apologue de Phébus et Borée; car la gloire de Jaurès sera d'avoir rendu possible, par le simple rayonnement de son génie, la seule révolution authentique et sûre, celle que se font en se jouant les petits qui vont à l'école, — une révolution souriante, douce et jolie...



Comme il entendait la messe chaque matin et communiait chaque semaine, il avait la conscience exceptionnellement délicate.

C'est peut-être aussi qu'en des temps meilleurs il avait pu, par un engagement décennal, se soustraire aux exigences de la loi militaire.

Quoi qu'il en fût, la semaine suivante, Achille fut le pénultième en histoire.

Ma joie n'eut d'égale que la joie paternelle. M. Bardenne de Bissacq en pleura de tendresse et d'orgueil. Il rendit hommage à mon habileté, loua l'étendue et la variété de mes connaissances. Rappelant le souvenir du séminariste de la neuvième compagnie, il fit entre sa conscience et la mienne une comparaison troublante. Et comme je protestais, un peu gêné :

— Vous êtes trop modeste! s'écria-t-il.

C'était un samedi soir qu'Achille avait rapporté la triomphante nouvelle. Le lendemain, je ne devais passer que trois heures avec mon jeune élève, de quatre à sept. « Dimanche, repos. »

Achille prenait bien dès l'aurore une leçon de musique, et une leçon de dessin d'après la bosse à l'issue de la grand'messe. Mais la culture de ces arts d'agrément était considérée moins comme un travail que comme une élégante distraction. De sorte qu'en réglant ainsi l'économie de la journée dominicale, le colonel mettait d'accord ses sentiments religieux avec son souci constant de ne pas surmener son fils. Or, ce samedi-là, M. Bardenne de Bissacq me dit avec un sourire mystérieux :

— Venez demain à une heure, soldat Poirôt.

Comme il clignait de l'œil, je ne pus me méprendre sur son intention de me décerner une récompense.



Laquelle? Je me le demandai tout le reste du jour, et une partie de la nuit.

Je crus d'abord que M. Bardenne de Bissacq avait dessein de m'inviter à sa propre table. Des fumées d'orgueil m'enivrèrent. Puis je me souvins qu'il déjeunait à midi. Il ne s'agissait donc, vraisemblablement, que d'une invitation à prendre le café. Ce n'en était pas moins fort honnête.

Oh! ce café! J'aurais voulu le prendre à la terrasse de la Grande Taverne Royale, entre quatre et cinq heures du soir, à l'heure de l'apéritif, quand la foule endimanchée ruisselle par les rues, quand les soldats, en gants de filoselle, errent à l'aventure, les jambes molles, le nez attentif, en quête de distractions gratuites. Pourquoi ne pouvais-je le déguster, ce moka d'honneur, sous les yeux du sergent Fourtou!

Justement, flairant peut-être ma prochaine disgrâce, il m'avait à plusieurs reprises adressé de vifs reproches au sujet de mon paquetage, qu'il n'estimait pas « à la hauteur ».

Ce paquetage était le seul lien qui me rattachât à l'armée. Il représentait, si je puis dire, ma présence sous les drapeaux. Et c'était sur lui qu'à mon défaut s'exerçait l'autorité tenace et jalouse du sergent cynocéphale.

Celui-ci s'en allait répétant que je ne prenais pas de mon fournement tout le soin convenable. Chaque matin pourtant je m'appliquais diligemment à l'équarrir. Mais comme je quittais la caserne dès le réveil, pour n'y rentrer qu'à l'extinction des feux, il restait exposé tout le jour à toutes les déprédations. Si mes camarades avaient besoin d'une boucle de sac, de bretelle ou de ceinturon, d'une brosse à souliers ou à fusil, d'un mar-

linet, d'une patience ou d'une boîte à graisse, mon paquetage leur apparaissait comme le dispensaire naturel de ces menus objets.

Toutes les fois qu'on annonçait une revue, à laquelle mon fournement devait prendre part, j'avais à déplorer la disparition de quelques-uns des accessoires, dont la patrie m'avait commis la garde et l'entretien. Et le sergent Fourtou ne manquait pas cette occasion de me rappeler, à la pointe du jour, qu'en vertu de l'article 245 du Code militaire, les larcins de mes camarades m'exposaient à une peine variant de six mois à deux ans de prison. « Dissipation ou détournement d'armes, de munitions, effets, ou autres objets remis pour le service. »

Par bonheur, un trafiquant de la ville faisait le commerce de ces impédiments; j'avais la chance de pouvoir les racheter, à des prix d'ailleurs modiques, et d'éviter ainsi le conseil de guerre.

Encouragés par l'impunité, mes camarades en vinrent à me dérober des objets plus dispendieux. La veille, j'avais constaté dans mon paquetage de nouvelles lacunes: il me manquait une ceinture de flanelle, le pompon de mon képi rigide et mon mouchoir d'instruction.

Tandis que je procédais à cet inventaire, le sergent Fourtou m'avait fait violemment observer la malpropreté des doublures de mes vêtements d'exercice. J'en fus d'autant plus abasourdi que je ne les portais jamais, n'allant point à l'exercice.

Les ayant considérés avec plus d'attention, je m'aperçus qu'ils étaient, en effet, dans l'état le plus lamentable. Et je devinai que mes compagnons, lorsqu'ils avaient usé leurs « effets d'habillement », n'hésitaient point à les troquer contre



les miens. Encore leur devais-je quelque reconnaissance de m'abandonner leurs vestes ou leurs pantalons hors d'usage, après en avoir effacé ou arraché préalablement le numéro matricule. De cette manière, ils ne m'exposaient qu'à des châtimens minimes, c'est-à-dire, conformément à l'article 254, à des peines variant de deux à cinq ans de travaux publics, pour « destruction ou bris volontaire des effets de campement, de casernement, d'équipement ou d'habillement appartenant à l'Etat ».

Et je frissonnais en songeant qu'on pouvait quelque jour me dérober mon fusil ou ma baïonnette. Cette fois, je n'en trouverais pas dans le commerce. Par ces temps de haute trahison, que ferait de moi le conseil de guerre?

M'étant endormi, je rêvai que j'étais passé par les armes. Puis, à ce cauchemar succédèrent de riantes images. Le sapeur Bondichou confiait au sergent cynocéphale que j'étais loin de perdre la faveur de mon colonel, car nous avions pris le café de compagnie... Bien plus, M. Bardenne de Bissacq me citait à l'ordre du jour, ainsi que le jeune Achille. Et j'obtenais du même coup le galon de la première classe...

Le lendemain, quand je me présentai à l'heure dite chez mon colonel, je le trouvai prêt à sortir, flanqué de ses deux fils. Il eut un nouveau sourire.

— Nous allons faire un tour ensemble, soldat Poirot...

Ce n'était point le café. Mais c'était mieux encore. Mon colonel m'admettait à l'honneur de partager sa promenade dominicale. J'allais une heure ou deux m'entretenir avec lui, familière-

ment, du brillant avenir de mon jeune élève. Ah! si le sergent Fourtou pouvait nous rencontrer!...

J'avais fait un trop beau rêve.

— Vous allez prendre Achille, me dit M. Bardenne de Bissacq. Je passe devant, avec Adolphe. Vous nous suivrez, à vingt pas.

Je pris Achille, le cœur un peu gros. Et, dans cet ordre de marche, nous allâmes, en signe de joie, faire le tour du champ de manœuvres.

## XV

### UN CERCLE DE L'ENFER

Ce ne fut qu'un rayon de soleil.

Je m'étais imaginé que ce succès serait un encouragement pour mon élève. Comme il n'était que le fruit de mes intrigues, et non la sanction de son labeur, Achille, d'abord étonné de sa rapide fortune, ne tarda pas à la trouver toute simple. Ayant conscience de n'avoir rien fait pour la mériter, il en inféra qu'il devenait tout à fait inutile de se fatiguer les méninges. Et il en conçut une confiance insolente en son naturel génie.

Plus que jamais, il se refusa délibérément à tout effort. J'eus beau redoubler de patience et de douceur, faire appel tour à tour à son bon sens et à son sens moral : il me fallut confesser mon impuissance.

Ce ne fut pas sans chagrin. Oh! ce front de gamin étroit, têtus... J'eus des heures de rage où j'aurais voulu recourir, non pas seulement à la cravache paternelle, mais à la hache de Bondichou pour fendre ce crâne obstiné, voir enfin ce qu'il y avait dedans... Rien, sans doute. J'eus des heures de désespoir, où, après avoir imploré,



flatté, menacé, à bout de souffle et de forces, j'éclatais en sanglots...

— Vous êtes fou, soldat Poirot, murmurait avec un demi-sourire le jeune Achille.

Si je n'étais pas fou, j'étais sur le point de le devenir. Vingt fois, je montai jusqu'à la porte du colonel, pour lui déclarer que je rentrais dans le rang; vingt fois le spectre du sergent Fourtou m'arrêta, dressé sur le seuil, ouvrant sa gueule moussue pour me dévorer...

Au cours des trois mois qui suivirent, je souffris d'indicibles tortures. Achille ne voulait même plus s'asseoir devant sa table. Prenant dans la salle d'études les heures de récréation qu'on lui refusait, il me lançait sa toupie dans les jambes, son ballon sur la tête...

Je fus d'abord plein d'indulgence. Si par devoir j'arrêtais la toupie ou la balle, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que ce gamin de douze ans, claquemuré de l'aube à la nuit close, gavé de science, avait besoin de se dérouiller les jambes, de se dilater les poumons en poussant de grands cris, comme les écoliers que la cloche libère. Je le plaignais, ce pauvre petit...

Ah! s'il avait voulu m'entendre! Si, à défaut de mes leçons, il avait compris mes larmes! Comme je l'aurais aimé, en grand frère plus qu'en précepteur, d'une affection d'autant plus entière que j'étais seul, méconnu, méprisé, honteux et ridicule, infiniment misérable. Il eût bénéficié de toute la tendresse accumulée, refoulée dans mon cœur. Ma tâche m'eût été facile, consolante; je me serais rafraîchi l'âme au premier jaillissement de cette source divine, qu'est une âme d'enfant...

Mais non, il avait le cœur aussi dur, aussi fermé

que l'esprit. Et peut-être n'était-ce point sa faute, mais celle des circonstances, du milieu, de cette capote et de ce pantalon rouge, qui n'étaient que la livrée des douze cents laquais de son père...

Pourtant, quelle que fût la cruauté de ma situation, je ne craignais rien tant que de la perdre. Ma terreur du sergent Fourtou me la rendait presque supportable. Ici, c'était l'enfer, mais là-bas, c'était le bain. Toutes les fois que j'entrais dans la salle d'études j'avais la sensation de mettre le pied dans un cercle, dont Achille eût été le démon. Je préférerais le démon au garde-chiourme...

Je finis par redouter que le bruit de ses ébats ne parvint aux oreilles de son père. Nous fîmes un pacte : je lui permettais de s'amuser une heure, chaque soir, pourvu qu'on ne l'entendît pas du premier étage.

Bientôt, il exigea que je prisse part à ses jeux. Il m'enseigna ceux qu'il préférait, et nous fîmes, en silence, de lugubres parties de balle et de billes. J'étais malheureux, j'étais lâche, j'étais soldat...

Que dis-je? Est-ce moi, César Poirot, qui viens de prononcer cette parole impie? Vais-je à mon tour, par un nouvel exemple, accréditer cette thèse monstrueuse et criminelle, subversive de l'ordre établi, blasphématoire envers la patrie, que la caserne est l'école de la lâcheté?

Non, non; c'est bien elle au contraire qui trempe les plus mâles courages. Et il éclate aux yeux que mon cas en est la preuve évidente; combien ne me fallut-il pas, en effet, de courage, et du plus mâle, pour endurer jusqu'au bout les misères de mon affreuse condition?

Tout d'abord, mon élève me fut reconnaissant de ma docilité. En jouant avec lui à la *semaine* ou



à la *fossette*, j'avais reconquis ses bonnes grâces. Mais il ne tarda pas à se lasser de la balle et des billes et chercha d'autres distractions.

Pour lui inspirer quelques réflexions profitables, j'imaginai de lui lire le *Roman d'un cancre*. Il n'en retint que le souvenir des farces du jeune héros, et se promit de les rééditer. De la conclusion du livre, il tira cette moralité déconcertante :

— On a beau être un cancre, vous voyez bien que ça n'empêche pas d'entrer à Navale ou à Saint-Cyr...

À quels stratagèmes n'eus-je pas recours pour l'amender ? J'allai jusqu'à lui apporter chaque soir des gâteaux, qu'il avalait avec gloutonnerie. Il se montra surtout friand d'une tarte aux framboises, spécialité du plus notable pâtissier de la ville. Mais il finit par prendre en dégoût les gâteaux, comme la balle, les billes, les « livres de lecture ». Et un jour il me dit :

— Demain, soldat Poirot, je veux que vous m'apportiez une pipe !

Cette fois, j'eus la fermeté de n'y point consentir. Mais, de son côté, il refusa de transcrire son devoir, et la lutte recommença terrible, infernale...

Je n'étais pas au bout de mes peines. Comme si le ciel avait juré ma perte, c'est vers ce temps que je faillis être victime d'un scandale dont je rougis encore, bien qu'il ne fût pas mon fait.

Le sergent Fourtou se plaisait à redire qu'il me « tenait à l'œil », et il était écrit que je tomberais un jour dans ses lacs. Il en profita pour me « faire tâter de la tôle », suivant son expression sinistre. Entendez qu'il réussit à me faire jeter en prison ; et si je n'en sortis point pour aller aux compagnies de discipline achever mon étude comparée des

mœurs de l'armée romaine et de l'armée française, c'est qu'à l'heure décisive l'intervention de la Providence détourna le coup suprême qu'allait me porter le Destin...

Mais, pour narrer cette terrible mésaventure, où je perdis innocemment mon innocence, il me faut rapporter ici comment je devins l'un des familiers du soldat Mignon, le peintre ordinaire du colonel.

Ce pourrait être un chapitre des *Liaisons dangereuses*...

## XVI

### L'IMPOT DU SANG ET L'IMPOT DE L'HUILE

Si, par la suite, l'histoire du soldat Mignon fut infiniment plus heureuse que la mienne, elle commença presque de la même manière. Le jour où je vins donner ma première leçon au bouillant Achille, je trouvai mon compagnon d'armes dans l'antichambre du colonel.

Etouffant ses pas, mordant sa lèvre inférieure, contenant son souffle, Bondichou avait heurté à la porte du sanctuaire. Un seul coup, un humble petit coup, menu, discret, timide et pieux, juste ce qu'il fallait pour éveiller l'attention du Grand Chef, sans émouvoir sa bile.

— Entrez ! tonitrua la voix formidable de M. Bardenne de Bissacq.

À ce mot, écarquillant les yeux, le sapeur mit en contact l'extrémité de son index et celle de son nez, afin d'imposer silence au jeune soldat Mignon, assis sur la banquettes. Le jeune soldat Mignon ne disait rien ; il attendait, immobile et recueilli. Mais sans doute, par cette recommandation vaine, le sapeur Bondichou avait dessein de marquer



l'incommensurable vénération que doit inspirer aux jeunes soldats de la seconde classe un colonel encore plus irascible que moustachu.

Et si le jeune soldat Mignon avait eu l'audace d'ouvrir la bouche, il n'aurait pas laissé de répondre au sapeur Bondichou ce que le Psalmiste dit au Créateur de toutes choses :

— C'est là que vous me montrez à moi-même, c'est là que vous me faites voir ce que je suis, ce que j'ai été, et l'état où je suis tombé : car je ne suis rien, et je l'ignorais encore...

Sur quoi, le sapeur Bondichou tourna le bouton de la porte sacrée avec une moelleuse sollicitude, comme s'il maniait un œuf et qu'il eût peur de le voir éclater dans sa paume. Son effort pour atténuer le grincement du pêne lui gonflait le biceps, lui contractait la bouche et lui plissait le front de rides inquiètes.

L'huis entr'ouvert, le sapeur courba sa longue échine, et, par l'entre-bâillement, il se contenta d'introduire sa bonne grosse tête, à la fois confiante et peureuse.

Et cette tête disait, comme le pécheur indigne de l'Ecriture :

— Parlerai-je à mon Seigneur, moi qui ne suis que poudre et que cendre? Si vous m'abandonnez à moi-même, je suis la faiblesse même, je ne suis rien; mais, dès que vous me regardez, je me sens aussitôt fortifié et rempli d'une nouvelle joie...

Cela, toute la personne de Bondichou le disait avec une incomparable éloquence; mais, bien entendu, cette éloquence était muette, car s'il est loisible au pécheur de parler à son Dieu, il n'est pas permis à un sapeur d'adresser la parole à son colonel.

Devant sa table de travail, M. Bardenne de Bis-sacq bourrait sa pipe avec solennité. Il grogna :

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— C'est le peintre, mon colonel.

— Quel peintre?

— Mignon, le jeune soldat de la cinquième compagnie, que vous avez dit de venir...

— Ah! parfaitement... Une minute!

La tête de Bondichou rejoignit le reste de son corps, et la porte se referma avec autant de douceur que si elle eût roulé sur des gonds de ouate.

Le colonel ayant jugé convenable de retarder l'embrasement de sa pipe, passa dans sa chambre pour revêtir son dolman. Il rectifia son col, composa ses moustaches, fit bouffer sa culotte, et, d'un coup de timbre, avertit le sapeur qu'il était « paré ».

Mignon franchit le seuil du temple.

— C'est vous qui avez exposé au Grand Salon de peinture ?

— Oui, mon colonel.

— Il paraît que vous avez du talent, mon gail-lard!

Mignon se caressa le menton, par modestie.

— Ce sont des paysages que vous faites?

— Oui, mon colonel.

— Est-ce que vous ne seriez pas capable de faire un portrait?

Mignon eut un recul de la tête et une protrusion des lèvres, qui signifiaient clairement :

— Qui peut le plus peut le moins.

— C'est bien ce que je pensais, dit le colonel. Vous savez pourquoi je vous ai fait venir?

S'il le savait! Qui est-ce qui ne savait pas à l'Ecole des Beaux-Arts que M. Bardenne de Bis-



sacq avait un goût immodéré pour la peinture? Depuis trois mois, Mignon multipliait les démarches pour obtenir la faveur de payer sa dette à la patrie en mettant ses pinceaux à la disposition de ce colonel amateur, qui prélevait l'impôt du sang sous la forme d'un tribut d'huile.

Afin de mieux expliquer au jeune soldat ce qu'il attendait de sa palette, M. Bardenne de Bissacq l'admit à l'honneur de visiter sa collection de tableaux. Ce qu'elle avait de plus remarquable, c'est que tous les tableaux étaient des portraits, et que tous les portraits représentaient le colonel.

Deux séries de toiles formaient cette curieuse collection. Sur le mur de droite, le peintre compta six portraits d'égale dimension, en des cadres de même style. Six fois M. Bardenne de Bissacq était figuré dans la même attitude, le poids du corps portant sur la jambe gauche, les mains sur la poignée de l'épée nue, la tête rejetée en arrière, avec la même expression d'orgueil et de défi.

A première vue, l'on n'apercevait aucune différence entre ces six officiers de fière mine, alignés au cordeau. On eût dit une image d'Epinal considérablement agrandie.

Mais en y prêtant plus d'attention, le paysagiste observa que ces six officiers n'avaient pas le même grade et qu'ils étaient rangés suivant l'ordre hiérarchique. De la sorte, il était facile de voir, sans qu'il fût besoin d'être connaisseur, qu'avant d'être promu colonel, M. Bardenne de Bissacq avait dû servir la patrie en qualité de sous-lieutenant, de lieutenant, de capitaine, de commandant et de lieutenant-colonel. Au bas de chaque effigie, deux dates en chiffres d'or précisaient ces indications biographiques.

Un autre détail retint l'attention du peintre. C'est que l'on pouvait mesurer, d'un portrait à l'autre, les progrès des moustaches de M. Bardenne de Bissacq. Un mathématicien aurait calculé que leur longueur restait toujours exactement proportionnelle à celle des galons. Et pour conclure, en suivant la progression, il aurait fini par se demander comment le colonel ferait pour ne pas marcher sur ses moustaches, s'il devenait quelque jour généralissime.

Il y avait plus de fantaisie dans la seconde série de tableaux qui ornaient l'autre muraille. C'était l'histoire anecdotique de M. Bardenne de Bissacq. Là, il taillait en pièces quelques hussards de la Mort; plus loin, il prenait une citadelle. Il était représenté dans toutes les postures, sous toutes les faces, à pied et à cheval, à pied près de son cheval, sautant à cheval, sautant de cheval, toujours superbe, héroïque, l'épée et les moustaches flamboyantes.

Mignon loua comme il convenait ces diverses toiles, en usant de termes techniques qui prouvaient heureusement ses propres aptitudes. Avec adresse, il sut mêler à sa critique un délicat compliment. Rappelant que la variété dans l'unité est une des formules du beau, il insinua qu'en se composant cette collection aussi riche que gratuite, le colonel avait élaboré, lui aussi, une manière de chef-d'œuvre...

Tout à coup, d'un bond furieux, M. Bardenne de Bissacq s'élança dans la pièce voisine. Il en scruta les recoins, puis, rentrant dans la galerie, il en ferma toutes les portes à clef. Le jeune soldat le regardait faire avec un commencement d'inquiétude.



Le colonel dit :

— Donnez-moi votre parole d'honneur, votre parole de soldat, que vous ne répéterez pas un mot de ce que vous allez entendre...

Evidemment, à moins qu'il ne fût pris de démence, M. Bardenne de Bissacq se proposait de confier au paysagiste un des plus terribles secrets de la défense nationale. Et Mignon s'étonnait déjà que son chef lui fit ce nouvel honneur, aussi périlleux qu'inutile, quand le colonel, la main en porte-voix, lui glissa dans l'oreille :

— Je suis à la veille de passer général !

— Ah ! dit le peintre. Toutes mes félicitations, mon colonel...

Il pensa d'abord : « Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? » Puis il fit cette réflexion simple, que si le colonel était nommé général, il ne serait plus colonel. Et son successeur aurait-il le même goût pour la peinture ?

Mignon en conçut une appréhension nouvelle. Mais M. Bardenne de Bissacq ne tarda pas à le rassurer. Il dit :

— Je ne serai pas nommé avant les manœuvres. Vous voyez que nous avons de la marge... Pour compléter ma collection, vous allez me peindre en général.

Mignon s'inclina, sans sourire. Le colonel reprit :

— Je veux un grand portrait, au moins aussi grand que nature. Surpassez-vous : naturellement, il faut que ce soit la plus belle pièce de ma collection... Un portrait à la hauteur, vous m'entendez ?

A la hauteur...

Arrivé de la veille à la caserne, Mignon ne soup-

çonnait pas encore les multiples sens de cette locution martiale. Une gamelle succulente, un paquetage bien équilibré, un lit en billard sont « à la hauteur ». On peut dire également de Jésus-Christ, de Voltaire ou de Napoléon qu'ils furent à la hauteur. Tout ce qui est correct, élégant, harmonieux, savoureux, suave, noble, généreux, spirituel, bon, brave à la guerre, tout ce qui flatte les sens, exalte l'âme, excite l'admiration ou l'enthousiasme, tout cela est à la hauteur.

A la hauteur de quoi ? On n'a jamais su. Sans doute, à la hauteur du Bien en soi, de l'absolue perfection...

Du moins, Mignon promit au colonel de faire tous ses efforts pour élever son art jusques à la hauteur d'un général de brigade.

— Donc, c'est bien entendu, reprit le colonel ; je veux mon portrait en général, et en pied.

— Parfaitement, mon colonel.

— Vous avez ce qu'il vous faut pour me peindre ?

Mignon n'hésita pas à confesser que, prévoyant la commande, il avait apporté tout ce qui lui était nécessaire pour l'exécuter. Il demanda :

— Où travaillerai-je ?

M. Bardenne de Bissacq se recueillit.

— Vos camarades de l'Ecole des Beaux-Arts avaient leur chevalet dans un coin de la bibliothèque ; mais ils étaient trop souvent dérangés. Et puis, vous devez comprendre...

Le colonel s'assura d'un regard circulaire que les murs n'avaient pas d'oreilles. N'apercevant de toutes parts que ses multiples portraits, il reconnut qu'il était bien seul avec le paysagiste. Et d'un mot, il lui montra qu'il avait non seulement le sens du ridicule, mais encore le souci de l'éviter.



— Tant que je ne serai pas promu, dit-il, vous comprenez que personne ne doit voir votre peinture... Et je vous préviens, une fois pour toutes, que si vous commettiez la moindre indiscretion...

Il acheva sa phrase d'un regard si menaçant que le jeune soldat en verdit d'épouvante.

M. Bardenne de Bissacq ajouta :

— Voici ce que j'ai résolu : à la caserne, derrière mon bureau, tout au fond du corridor, il y a une chambre très spacieuse : c'est la chambre du tambour-major. Vous y travaillerez.

— Avec le tambour-major ?

Le colonel sursauta :

— Y pensez-vous ? Le tambour-major va déménager : il a reçu l'ordre de loger en ville. On descendra votre lit et votre paquetage dans sa chambre ; vous vous y installerez comme vous le jugerez nécessaire.

— Bien, mon colonel.

— Naturellement, il faut qu'on ne se doute de rien. Prenez toutes vos précautions... Si les officiers vous questionnent, vous répondrez que vous faites une bataille de Marengo pour la salle d'honneur... Vous placerez votre tableau de telle façon qu'on ne puisse l'apercevoir de la porte, si par hasard on venait regarder par le trou de la serrure... Il faut tout prévoir. Dès que vous aurez fini de peindre, vous couvrirez le portrait et, demi-tour à droite ! vous le tournerez face au mur.

— Bien, mon colonel.

— On vous fixera un rideau à la fenêtre...

Le paysagiste n'eut pas la maladresse d'observer que, pour peindre, il avait besoin d'y voir clair.

— Vous coucherez dans votre atelier... Mon sapeur Bondichou vous apportera votre gamelle et

ce que vous voudrez de la cantine, mais vous ne le laisserez pas entrer. Avant de vous mettre au travail, vous fermerez la porte à double tour ; de même, toutes les fois que vous sortirez, et vous garderez toujours la clef sur vous... C'est compris ?

— Oui, mon colonel. Quand commencerons-nous ?

— Le plus tôt possible. Demain, si vous êtes prêt.

— Bien, mon colonel. A quelle heure dois-je vous attendre ?

M. Bardenne de Bissacq eut un regard d'étonnement ingénu.

— Comment, m'attendre ? Pour quoi faire ?

Le peintre laissa voir une égale surprise.

— Mais... pour poser, mon colonel !

Le colonel bondit.

— Poser !

Il rejeta la tête en arrière et il apparut au peintre tel qu'il était représenté dans les six portraits de la première série, avec la même expression d'orgueil et de défi.

— Alors, vous vous imaginez que je vais poser ?

Ironique et superbe, il scanda :

— Que vous allez me faire poser ?

Un colonel, presque un général, poser devant un homme de seconde classe ! M. Bardenne de Bissacq poursuivit, la voix frémissante :

— Jamais vos camarades n'ont osé me demander pareille chose, entendez-vous ? Et si vous n'êtes pas capable de me peindre tout seul, c'est que vous non plus, vous ne savez pas le premier mot de votre métier, soldat Mignon. Je vous ferai badiageonner les latrines au coaltar !

Ahuri, le jeune homme ne savait plus s'il devait



rire ou trembler. Il cherchait une phrase émolliente pour s'excuser de son impertinence, quand le colonel lui mit sous le nez une vieille photographie.

— Voilà, dit-il, un très bon portrait. Vos camarades n'ont pas eu besoin d'autre chose pour peindre tous ces tableaux.

Et d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, il commanda :

— Vous aurez l'obligeance de faire comme eux.

Mignon eut un geste servile qui disait :

— Il faudrait être bien exigeant pour en demander davantage.

Comme il examinait la photographie, il s'expliqua sans peine la parfaite similitude des six portraits alignés à sa droite. Cette photographie datait du temps où M. Bardenne de Bissacq n'était encore que capitaine. Pour le peindre en lieutenant, il avait suffi de retrancher un galon et de raccourcir la moustache. Et l'on avait procédé inversement pour les grades supérieurs, ajoutant du galon ou de la moustache, selon la méthode des variations concomitantes. Le colonel demanda :

— N'est-ce pas qu'elle est encore très ressemblante?

Mignon considéra tour à tour le colonel et son image.

— Très ressemblante... C'est à peine si quelques traits se sont... précisés. Mais en somme, votre visage est bien resté le même...

— Pardon ! fit le colonel, qui n'était qu'à demi flatté ; vous négligez les moustaches...

Les soulevant avec délicatesse, une en chaque main, il les exposa dans toute leur longueur. Le peintre hocha la tête en signe d'admiration.

— Soignez les moustaches, reprit M. Bardenne de Bissacq ; qu'elles aient de l'allure !

Et il dessina dans l'air de triomphales arabesques.

C'est à juste titre que M. Bardenne de Bissacq s'enorgueillissait de ses appendices pileux, car ils avaient fait sa fortune et sa gloire.

Ces moustaches démesurées, qui avaient quasiment la longueur d'une baïonnette, n'avaient pas moins contribué à le rendre célèbre que les débordements de son courroux. On aurait même pu croire, qu'entre l'excès de ses fureurs et celui de ses moustaches il y avait comme un secret rapport, réglé par l'harmonie préétablie. Les moustaches de M. Bardenne de Bissacq apparaissaient, en effet, plus magnifiques et plus terrifiantes, lorsqu'elles palpaient au vent de la colère. Et, par une coquetterie bien légitime, l'impétueux colonel, qui n'était point sans avoir observé ce trait dominant de son idiosyncrasie, s'abandonnait d'autant plus volontiers aux impulsions déréglées de sa bile, qu'elles faisaient mieux valoir ses moustaches formidables.

Si la discipline fait la force des armées, l'autorité fait les chefs ; et les moustaches de notre colonel lui donnaient, de prime abord, en même temps que le pas sur ses égaux, une incontestable autorité sur ses inférieurs. Certains « arrivent » par le mérite personnel, d'autres par les protections ou par les femmes. On avait coutume de dire que M. Bardenne de Bissacq était arrivé par les moustaches. Et comme elles continuaient à croître, on s'accordait à reconnaître qu'il irait très loin.

— Soyez tranquille, mon colonel, conclut le peintre ; je vous ferai des moustaches de général.



Le Grand Chef daigna sourire. Et, sur cette impression favorable, Mignon se disposait à prendre congé, quand M. Bardenne de Bissacq le retint.

— Ne voyez-vous pas que vous oubliez l'essentiel.

— Quoi donc ?

— Vous oubliez que pour me peindre en général, il ne suffit pas cette fois de m'ajouter un galon...

Le paysagiste en convint. A vrai dire, dans ces conditions, il ne trouvait pas sensiblement plus difficile de faire un général qu'un colonel. Si on lui avait demandé de peindre, d'après cette même photographie, un académicien, un archevêque ou M<sup>lle</sup> Liane de Pougy, il n'aurait pas éprouvé plus d'embarras.

Mais en matière d'art, le colonel avait plus de scrupules.

— Suivez-moi, dit-il, j'ai songé à tout.

Et conduisant le jeune homme vers sa chambre, il ouvrit un placard. Mignon aperçut dans l'ombre des broderies neuves, des effilés d'or et d'étincelantes chamarrures.

— Regardez, murmura le colonel, j'ai commandé mon uniforme...

Ayant quelque peine à dissimuler sa joie, il étala sur son lit les divers ajustements qui composent la grande tenue d'un général. Puis il conclut avec sérénité :

— Pour qu'un portrait soit réussi, il faut peindre d'après nature.

Le peintre dit :

— Mon colonel, vous avez raison.

C'est ainsi que le paysagiste Mignon, soldat de seconde classe, entreprit de faire, d'après la photographie d'un capitaine, le portrait d'un colonel en costume de général.

## XVII

### COMMENT UN SIMPLE SOLDAT PEUT ENCORE

#### ÊTRE PROMU GÉNÉRAL

A quelque temps de là, Mignon réussit à persuader M. Bardenne de Bissacq que, pour le peindre en pied, il avait besoin d'un collaborateur. Et ce fut son ami Largilère, le comique du Théâtre Libre, qui lui prêta son gracieux concours.

Largilère était un de nos plus joyeux compagnons d'armes. Il avait d'autant plus de mérite à garder sa belle humeur, que — depuis le jour fatal où notre colonel m'avait élevé à la dignité de précepteur en chef de son second fils — il était devenu la bête noire du sergent Fourtou.

Vainement, pour se concilier ses bonnes grâces, Largilère l'avait régala chez les plus fins traiteurs des plus délicates nourritures. Le sergent cynocéphale se ruait en aboyant sur l'infortuné comique, dès qu'il n'avait plus la bouche pleine.

Certes, Fourtou était d'une intelligence suffisante pour qu'on le pût soupçonner d'un facile et grossier calcul. Mais il est juste de reconnaître à sa décharge que le physique de l'acteur devait lui inspirer une nécessaire antipathie. Visiblement, sa tête ne lui « revenait » pas.

Fourtou se figurait sans doute que ce masque drôlatique, aux traits mobiles, aux grimaces imprévues, s'égayait sans cesse à ses dépens. Dans ces yeux écarquillés, ce pli des lèvres, ces joues distendues par le rire professionnel, il surprenait des ironies et des intentions malignes.

Largilère avait beau protester de son innocence,



il était considéré par Fourtou comme le plus indiscipliné des « Subtils ». C'est ainsi que le sergent désignait les dispensés de l'article 23, ceux que le capitaine appelait moins académiquement « ces Jean-foutres d'intellectuels ».

Or, la nature avait voulu que le sous-officier, dont la bouche et les sourcils formaient un double accent circonflexe, offrit aux regards le plus effrayant des masques tragiques. Et toutes les fois qu'il se trouvait en face de l'acteur, le seul contraste de ces deux physionomies, l'une horripilante et l'autre hilare, provoquait d'irrésistibles éclats de rire. Fourtou ne manquait pas d'en conclure que Largilère abusait de sa vertu comique pour le tourner en dérision. Et il achevait de lui donner l'habitude des planches en l'envoyant s'étendre, deux ou trois nuits par semaine, sur celles de la salle de police.

Quelle que fût la cocasserie des motifs invoqués, Largilère commençait à n'avoir plus assez de philosophie pour se hâter d'en rire. Et déjà il ne parlait de rien moins que d'étrangler son persécuteur, quand, pour le tirer de peine, Mignon conçut un dessein sublime.

Il alla trouver un matin M. Bardenne de Bissacq, qui l'accueillait toujours avec un sourire complice.

— Eh bien ! ce portrait ? demanda le Grand Chef.

— Je suis très embarrassé, mon colonel, fit l'astucieux paysagiste. Votre photographie me suffira bien pour peindre la tête, mais pour le corps, ça ne va pas du tout...

Le colonel se hérissa :

— Pourtant vos prédécesseurs...

Mais le jeune homme avait prévu l'objection.

— Sans doute, expliqua-t-il, si j'avais à vous peindre en colonel, je n'aurais qu'à reproduire fidèlement votre photographie... Mais c'est un général que vous m'avez demandé, et je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'uniforme est tout différent...

— Il est vrai.

— On ne peint pas un général comme ça, de chic, à main levée !

— Assurément.

Mais M. Bardenne de Bissacq gardait une méfiance.

— Vous n'allez pas encore me demander de poser, j'imagine ?

D'un « Oh ! » énergique, Mignon exprima qu'il avait trop le sentiment des convenances militaires pour se permettre une telle indiscrétion.

— Alors, s'écria le Grand Chef, qu'est-ce qu'il vous faut donc ?

— Il me faudrait un mannequin, mon colonel.

— Un mannequin ?

Le colonel se gratta la cuisse.

— Est-ce que ça coûte cher ?

Mignon le rassura.

— Ça ne vous coûtera rien, mon colonel. Nous prendrons un mannequin vivant, un modèle. Vous n'avez qu'à désigner un homme à peu près de votre taille, bien proportionné, bien découpé... Il posera pour vous.

Et le peintre ajouta, négligemment :

— Je connais un garçon très sûr, en qui nous pouvons avoir une absolue confiance.

— Qui ?

— Largilère, de la septième.

— Qu'est-ce qu'il fait de son métier ?



— C'est un acteur du Théâtre Libre, un artiste. C'est vous dire qu'il a de la prestance, de l'allure... Après vous, mon colonel, c'est le plus bel homme du régiment...

M. Bardenne de Bissacq avait un tel souci de la « ressemblance » qu'il se laissa convaincre, et le lendemain, dans l'atelier de Mignon, le soldat Largilère, premier comique du Théâtre Libre, revêtit le reluisant uniforme du futur général.

Depuis les éperons d'or jusqu'à la plume d'autruche, rien ne manquait à la grande tenue. C'est tout juste si le colonel avait jugé convenable de substituer à la culotte de peau vierge une vieille culotte de cheval. Largilère ne crut pas devoir s'en offenser.

— Ah! s'écria-t-il en essayant des attitudes devant la glace, si je pouvais en profiter pour flanquer huit jours de prison à cet animal de Fourtou!

## XVIII

### LE SUBTIL-CLUB

La chambre du tambour-major était bien l'endroit le plus secret de la caserne. Pour y parvenir, il fallait passer devant le bureau du colonel et suivre un long couloir visqueux, qui s'enfonçait dans les ténèbres. Jour et nuit, l'entrée de ce couloir était défendue par un factionnaire, baïonnette au canon.

L'atelier eût été suffisamment clair, si un immuable store, apposé par ordre du colonel, n'avait prévenu les indiscretions du jour. En outre, M. Bardenne de Bissacq avait fait blanchir toutes les vitres. Pourtant la fenêtre s'ouvrait à

## AUX ABONNÉS

### Note de l'administrateur.

Prière d'indiquer, en faisant la demande d'abonnement, à partir de quelle date on s'abonne.

Si nos nouveaux abonnés désirent compléter leur collection, qu'ils veuillent bien nous en aviser: nous pouvons leur faire parvenir les numéros antérieurement parus, sauf le premier, *Il arrive!* qui est épuisé. Nous y joindrons, à titre gracieux, la première livraison de *Pour la patrie*, dont nous avons fait faire un tirage à part. Dans ces conditions, l'abonnement partira du 13 juin 1904 (n° 2).



Nous sommes contraints, à cause des frais de port, d'élever à **sept francs** le prix de l'abonnement *pour l'étranger*.

Nous espérons que nos amis qui habitent hors de France, voudront bien tenir compte de cette différence, et compléter d'eux-mêmes le prix de leur abonnement, au nouveau tarif, qui nous est imposé par celui de la poste.



Abonnement à *la Raison* : **Cinq francs** par an.  
Pour les instituteurs : **Quatre francs**.  
Pour cinq abonnements : **Vingt francs**.  
Pour l'étranger : **Sept francs**.



### Nouveaux abonnements.

Tout abonné de *la Raison* peut s'abonner à *l'Œuvre* pour **quatre francs** au lieu de cinq.

Tout abonné de *l'Œuvre* peut s'abonner à *la Raison* pour **quatre francs** au lieu de cinq.

Abonnement mixte à *la Raison* et à *l'Œuvre* : **huit francs** par an au lieu de dix.



Adresser tout ce qui concerne l'administration à M. FANTON, administrateur de *l'Œuvre*, 14, rue d'Uzès.

Le Rédacteur-Gérant :

GUSTAVE TÉRY.



Charlieu. — Imprimerie PAUL CHARPIN



Lire dans un numéro prochain :

## Jean Jaurès

II. Le poète lyrique.

III. Le politique.



*L'ŒUVRE* a déjà publié :

### **Pour les libertés civiques du personnel enseignant**

Par Victor Augagneur, maire de Lyon

### **Oui ou non, sommes-nous des Citoyens ?**

Défense de Gustave Téry  
devant le Conseil académique de Lyon

Les deux brochures réunies sous la même couverture  
et formant un fascicule de 96 pages.

*Prix exceptionnel : 60 centimes.*

### **L'Instituteur et le Curé**

**Le budget des cultes aux instituteurs !**

Une brochure de 24 pages. Prix : 15 centimes.

Pour la propagande, cette brochure d'une impression soignée, sur beau papier, avec une couverture illustrée par Jossot, est cédée à **10 fr. le cent** (franco, 11 fr. 25)

### **Pour les petites filles et leurs mamans**

**Guignol et M. Vautour.**

Apologues, devis et moralités, à seule fin d'inspirer à la jeunesse divers sentiments honnêtes et notamment d'inculquer aux petites filles le respect de la propriété bâtie. Une brochure de 60 pages. *Prix : 50 centimes.*

En préparation :

**La Révolution par l'école.**

**L'Egalité de l'enseignement.**

**La Liberté de l'enseignement**

**et le monopole universitaire.**